

46°Y2
65702

ernard Teulon-Nouailles



LES INSÉPARABLES



CLIMATS

02
23795

Bernard Teulon-Nouailles

02705
200100102
50A20

LES INSÉPARABLES

Roman

1604²
64702



DL-16 08 1995 20730

Renard Toton-Vonnin

LES INSECTIFERES



1995
08 16

823
237725

Bernard Teulon-Nouailles

LES INSÉPARABLES

Roman

CLIMATS
1995

82
82772

Bernard Toulon-Nonville

LES INSÉPARABLES

Roman

CLAUDE
1992

Remerciements à Bénédicte et Delphine
elles savent pourquoi.

PREMIERE PARTIE

À RÉGINE DETABEL

© Editions Côté
1997

Remerciements à Bénédicte et Delphine,
elles savent pourquoi.

© Éditions Climats,
1995

PREMIERE PARTIE

Aujourd'hui, c'est fête. Swannie a soufflé ses quinze bougies. Twiggie a confecturé le pudding. Elle a applaudi sa fille. On s'est embrassés : Dad a félicité ses deux chéries. On a chanté *Happy birthday to you, happy birthday to darling, happy birthday to you. She's jolly good fellow and my she's all of us*. On a dansé le rock, le boogie-woogie, le jerk, le swing et même le slow. On a bien ri. On s'est tapés dans la main à la mode australienne en se disant : *g'day mate!* On s'est moqués des cochons de Français. Darling a été gâtée : un compact des Quatre de Liverpool et un amorceur de produits à l'intention des indépendables - comme vous les petites, oblique multicolore au goût de habanquise, une fraise noire flambant neuve, un sachet de des vitamines qui rendraient leur plumage coloré ! On a terminé ses derniers cadeaux dans un beau pag. C'était un péché. Swannie a écrit pendant ses dix-neuf.

Copyright © 1911 by the
Author

PREMIERE PARTIE

1911

I

HAPPY BIRTHDAY

Aujourd'hui, c'est fête. Swannie a soufflé ses quinze bougies. Twiggie a confectionné le pudding. Elle a applaudi sa fille. On s'est embrassés ; *Dad* a félicité ses deux chéries. On a chanté *Happy birthday to you, happy birthday to darling, happy birthday to you. She's jolly good fellow and say she's all of us...* On a dansé le rock, le boogie-woogie, le jerk, le swing et même le slow. On a bien ri. On s'est tapés dans la main à la mode australienne en se disant : *g'day mate !* On s'est moqués des cochons de Français. *Darling* a été gâtée : un compact des Quatre de Liverpool et un assortiment de produits à l'intention des inséparables – crème pour les pattes, câble multicolore en guise de balançoire, une baignoire flambant neuve, un nichoir et des vitamines qui rendraient leur plumage éclatant ! Ce seraient ses derniers cadeaux dans ce foutu pays. C'était inespéré. Swannie n'avait pourtant rien demandé.

« Gêner » ses parents lui eût semblé criminel. Elle avait dit à Twiggie : « Je n'ai besoin de rien. J'ai tout ce qu'il me faut. Gardez l'argent pour le voyage. » Elle est si pressée de rentrer au bercail. Ces trois années ont paru tellement longues. Et à *Dad* donc, depuis qu'il ne travaille plus ! Les Beatles, c'est son idée : il n'aime que les années soixante. Il a décrété : « On n'a pas fait mieux » *Darling* aurait souhaité vivre durant ces années mythiques qu'évoque souvent son père. C'était le bon temps ! On prenait du bon temps ! On se promenait sans crainte dans les faubourgs et même on se risquait la nuit à flâner aux abords des centres-villes ! Avec ses amies, au pays d'Oz, elle organisait des parties. Elles écoutaient *Midnight Oil* ou *INXS* ; les frères et les sœurs les rejoignaient ; les parents en profitaient pour rajeunir de douze ou quinze ans. C'était vraiment la fête. On faisait cuire des steaks, les meilleurs du monde, sur les grils de barbecues géants. Le bœuf était si tendre qu'on n'utilisait jamais de couteau. On assaisonnait de sauce à la menthe. On s'extasiait à chaque coucher de soleil. On se félicitait de ne point vivre en Europe ! Quant aux *Fab Four*, *Dad* en connaît un rayon là-dessus. *Darling* l'approuve sur ces questions car il sait tout sur tout ! Il a eu tôt fait, dès leur arrivée, de brocarder ces cochons de *frenchies*. Il a dit aussi : « Paul est un immense compositeur. C'est le Beethoven de ce siècle. Ici, les vrais musiciens se comptent sur les doigts d'une main. D'ailleurs les artistes sont tous d'origine étrangère. » Il a ajouté : « Attendez, vous allez rire... » Il a cherché un titre

au dos de l'emboîtement plastifié ; il a extrait l'un des petits miroirs de la blanche pochette, l'a posé sur le plateau. Une voix nasillarde, narquoise, a chanté : « *Have you seen the little piggies crawling in the dirt...* ». On eût dit qu'Harisson exprimait leurs pensées à l'égard des compatriotes. On a repris le refrain en chœur. « *Everywhere there's a lot of piggies living piggies lives* ». Ce qu'on a ri. *Dad* n'apprécie décidément pas la France. *Darling* non plus mais c'est un peu normal puisqu'elle n'y est pas née, n'y a pratiquement jamais vécu. *Twiggie*, au début, s'est fait l'avocat du diable. Elle louait les avantages du climat, la variété du relief, la proximité de la fière Espagne, de la douce Italie... Et puis c'était son pays après tout. Elle y avait fait ses études, obtenu ses diplômes, rencontré son géant de mari... Elle n'y avait pas que des mauvais souvenirs... Elle aussi, à la longue, a dû se rendre à l'évidence ; *Dad* et sa fille étaient dans le vrai ; ce pays est vraiment une nation de « sales cons ».

Les inséparables, *Swannie* ne saurait s'en passer. Dans son pays toutes sortes d'oiseaux vivaient à proximité du « Ranch », en semi-liberté : des ménures, superbes, avec leur queue en forme de lyre, et qui imitaient à la perfection le hennissement des chevaux ; des cacatoès à huppe jaune si bavards, si friands de noix de cajou décortiquées avec quelle délicatesse ; des paradisiens à longues plumes chamarrées ; et même deux kiwis rapportés de Nouvelle

Zélande. La plupart venaient chaque matin assister au lever de la princesse. Les perruches et perroquets étaient apprivoisés. Ils mangeaient des carottes dans sa main, apportaient des brindilles fraîches, se lançaient avec elle dans d'interminables conversations sur tant et tant de sujets merveilleux touchant à leur demeure tropicale. Ils doivent être tristes à présent. Qu'y faire ? Elle ne pouvait tout de même pas les emporter dans ses valises ! Il n'empêche : elle s'ennuierait parfois sans sa famille à plumes dans cette villa des Antipodes, si élégante dans son écrin forestier, entre la grande bleue et la montagne noire. La villa est loin du village ; le village éloigné de la ville ; la ville de l'autre côté de sa terre natale. Aux antipodes précisément. Tout y est malpropre : les gens crachent dans les rues ; les chiens chient sur les trottoirs ; la misère et l'échec s'y exhibent sans vergogne. Ses camarades, déjà portés sur la bouteille, finiront sur le banc public. Swannie a inventé le mot « crottoir ». Elle commence à maîtriser la syntaxe du français. Elle connaît le sens du mot paronomase. Les garçons d'ici sont des gars cons, a-t-elle appris de son *daddy*. Et goujats de surcroît ! Ils taquinaient Swannie à cause de son sérieux. Elle aime rire pourtant. Les inséparables le savent bien, qui réagissent au quart de tour dès qu'elle leur lance une plaisanterie de son cru. Mais elle ne plaisante jamais des choses sérieuses. De plus aucun garçon ne lui plaît vraiment : trop immatures, impertinents et irresponsables ! Oh, en son pays d'Oz, les jeunes étaient différents. Ils vous acceptaient telle quelle. La beauté

ne s'avérait point le seul critère de qualité. Ils ne passaient pas leur temps à critiquer. Un jour, bientôt, le plus tôt possible, ils y retourneraient, quelque part entre Brisbane et Cairns, pas très loin des Highlands mais assez près de la côte, la plus belle du monde assurément ! On retournerait aux récifs de coraux, la première merveille naturelle de la planète, et non la huitième ainsi que le prétend quelque imbécile en Europe ! On naviguerait sur la lagune. On ferait de la plongée. On dégusterait d'énormes coquillages infiniment plus savoureux que dans cette région, tout justes bons à vous filer une hépatite ou une paratyphoïde. La famille en savait quelque chose ! Un jour, loin d'ici, s'est dit Swannie je rencontrerai celui qui m'aimera, me protégera ; il aura une bonne situation ; il sera simple et franc, comme moi. Je l'appellerai Hémon et lui dirai : Tu m'aimes Hémon ? Ce qu'elle a ri, intérieurement s'entend. Ici, les jeunes manquent de naturel. Il leur faut toujours jouer un rôle, à grand renfort d'excitants. Ils ne conçoivent nullement que l'on s'implique dans son travail, que l'on se batte afin de sortir de la médiocrité, que l'on ait un objectif dans la vie. *Dirty guys*. Ils ne pensent qu'à s'amuser (Swannie a appris le sens du mot apanage). Et avec quelle cruauté ! Ce n'est pas ainsi qu'elle imaginait le pays de ses parents ! Heureusement, le départ n'est plus qu'une question de mois. De semaines. Elle en a décidé ainsi. *Dad* et *Twiggie* ont accepté. Tant pis pour les études supérieures. On repartirait à zéro. *Dad* l'a promis. Dès que la villa sera vendue...

Dad a raison : ces gens sont des cochons. Tous les soirs il fait rire Darling et Twiggie. Il a collecté des tas d'anecdotes au fil de ses multiples carrières. Sur un associé, un conducteur excité, un agent de police, un commerçant peu amène, une autochtone qui maîtrise mal les rudiments de sa langue de truie. *Dad* a toujours exécré ses collègues de travail. Jamais l'un d'eux n'a franchi le seuil de la maison. En tout cas pas de celle-là. En arrivant, il espérait un poste de conseiller commercial dans l'import-export des produits de luxe. Il brigua le secteur marketing et publicité, dans lequel il excelle. Il eût cumulé les fonctions de directeur de la promotion et de responsable du recrutement, dirigé des kyrielles de représentants... Cela n'a pas marché. Il n'était pas assez pistonné. Il s'est tourné vers une grosse boîte d'informatique, sans succès. Heureusement, il a placé la majeure partie des fonds familiaux dans une affaire devant rapporter gros et révolutionner les techniques de promotion viticole. C'est qu'il est surdoué, le père unique ! Il a même été ingénieur ! Ceux qui le connaissent le qualifient de globe-trotter ! Ce n'est pas tout à fait exact ! Il a simplement cherché l'excellence, ce qu'il y avait de meilleur pour lui et les siens. Il s'est persuadé qu'il existait une terre promise, a cru la trouver aux Antipodes. Ah, il en a exercé des métiers, y compris menuisier, au sortir de l'adolescence ! Tout dépendait des climats, des opportunités, de son humeur. Il

n'était pas du style à se laisser marcher sur les pieds par le premier blanc-bec venu. À Rockhampton, il possédait un ordinateur dernier cri. Il passait ses journées au téléphone. Que de coups de fil à donner, au nouveau monde, aux pays de l'Est, au Japon et même en Europe ! Darling n'a jamais compris en quoi consistaient exactement ses divers jobs. Sur les fiches scolaires elle indiquait : ingénieur en informatique ; ainsi elle était tranquille. « L'essentiel c'est que la monnaie rentre, n'est-ce pas ? » Depuis qu'ils sont en France, *Dad* passe ses journées à rencontrer de mystérieux interlocuteurs. Des hommes d'affaires, des banquiers, des experts-comptables, des agents d'assurance, des notaires ! Swannie ne sait plus très bien. Si sa fille est à la maison, il vaque à ses affaires. Quant au week-end, il est sacré : balades à pied à travers les moindres recoins du grand massif, dans l'arrière-pays. Évidemment, avec un boulot fixe, la situation eût pu s'avérer différente ! Ils étaient arrivés au mauvais moment ! En pleine crise. Sans parler des risques incessants de conflits internationaux ! Durant la guerre du Golfe ils avaient bien cru leur dernière heure arrivée. Lui si disert – il est intenable en compagnie – demeure étonnamment discret sur la question des revenus. Swannie est encore jeune pour comprendre. Elle a saisi pourtant que le luxe ne paie plus. Que les cochons ne sont pas dignes de Fauchon. Elle sait qu'elle peut avoir confiance ; il fera pour le mieux. Le bonheur de sa fille passe d'abord. Il est si bon envers elle et Twigie. C'est toujours lui qui règle les

Elle s'est contentée de dire : je te suivrai au bout du monde. Dick a paru rassuré et a changé de conversation. Il a parlé de Nostradamus, a dit qu'il trouvait ce type extraordinaire. Il en a parlé sur un ton enthousiaste. N'avait-il pas prévu l'essentiel des événements ayant bouleversé notre Occident ? Il avait même prédit l'invasion de la langue française par l'anglais. C'était incroyable. Un individu qui avait vécu au seizième siècle, à la grand-ville d'ailleurs ! Swannie a senti qu'il s'enflammait progressivement, comme à son accoutumée, sur le sujet, aussi a-t-elle accepté d'entrer dans son jeu. En règle générale elle préférait prendre au préalable son petit-déjeuner mais ce jour-là était exceptionnel, n'est-ce pas ? À marquer d'une pierre blanche. Elle lui a demandé ce qu'il avait prévu pour leur époque et il a répondu : rien moins que la troisième guerre mondiale et probablement le péril jaune sans parler de l'union européenne contre l'hégémonie américaine (Swannie s'est fait expliquer hégémonie et impérialisme). *Dad* a proposé de lui lire les quatrains concernés et il est descendu chercher son livre. Il s'agissait de l'une de ces éditions tape-à-l'oeil, reliées de faux cuir, avec des stries dorées. Swannie est descendue à son tour si bien que les deux se sont croisés dans l'escalier ce qui les a fait rire de concert. Ils sont descendus vers la cuisine où Twiggie, que Swannie est venue embrasser, l'air grave, faisait bouillir de l'eau. Elle a trempé des toasts beurrés dans son lait de brebis. Là *Dad* a lu ses quatrains. Au début, Swannie n'a rien compris mais son père a fourni des explications si

convaincantes qu'elle est restée confondue par la clairvoyance du prophète. Et puis *Dad* éprouvait tant de plaisir à décrypter les énigmes. Il a dit alors : « Même notre disparition est prévue. Écoutez ! »

Et il a lu un quatrain gribouillé sur un signet. Swannie et Twiggie ont écouté le quadragénaire déclamer :

Quand reviendront des déserts de sang les mimis
Pourfendre les moulins de la sainte sottise
Si l'usure a raison des ailes de l'esprit
Purifiera le feu ce que le feu attise

Et comme Swannie s'extasiait, *Dad* s'est mis à rire. Il était l'auteur de cette médiocre devinette. Elle eût pu leur servir d'épithaphe.

Twiggie prépare admirablement les spaghettis bolognaise. Elle a promis à Swannie de lui apprendre sa recette. Aussi Swannie s'est elle approchée de la cocotte où bout l'eau de leur dernier repas. Twiggie a posé une casserole sur la gazinière qu'elle a mis à feu doux. Elle fait d'abord cuire de la viande hachée, certes pas aussi délicieuse que les steaks d'Oz mais qui fera néanmoins l'affaire. Elle attend que la viande soit suffisamment relevée et laisse refroidir dans un bol, le temps que le haché devienne friable. Elle renouvelle l'opération avec des tomates pelées au préalable et qu'il s'agira ensuite de transformer en purée, la plus liquide possible. Il importe que la sauce soit onctueuse. Pour en atténuer l'acidité, Twiggie a un secret : elle y ajoute un

sucre (elle en ajoute deux dans les petits pois). Elle mêle ensuite le haché à la sauce tomate et commence la délicate opération des condiments : thym, laurier feront l'affaire. Il n'en manque pas dans le bosquet. Un filet d'huile d'olive, du sel, du poivre pour accentuer le goût et, surprise du chef, un demi-verre de vin rouge. C'est délicieux. Swannie observe la cuisinière avec émerveillement. Elle sait pourtant que plus jamais elle ne goûtera ce plaisir. Mais cela ne la trouble pas autant qu'on pourrait le supposer. Elle est comme une automate. Elle a décidé une fois pour toutes que ce n'était pas elle qui s'en irait tout à l'heure, ça lui évite l'angoisse du condamné. Et puis comme ils partiront ensemble, peut-être leurs pensées se conjugueront en s'élevant au-dessus de leur corps. Ne formeront plus qu'un alors. On pourra véritablement parler d'inséparables... Durant le déjeuner, le dernier, on en est venu à parler de la première fois où *Dad* avait eu l'idée de son projet. Il s'est expliqué longuement. Cela faisait à peine un peu plus d'un mois. Le libraire avait laissé entendre que les autorités australiennes avaient, une nouvelle fois, bloqué l'immigration. Certes ils étaient dans une situation un peu spéciale puisque Swannie était née là-bas mais les renseignements pris auprès de l'ambassade tendraient à confirmer que le retour ne serait pas chose aisée. On leur ferait des difficultés puisqu'ils n'avaient aucun bien, aucun travail ni aucune raison majeure de s'installer en terre australe. « À la rigueur, nous apporterions des capitaux, on pourrait transiger... Ou alors il faudrait attendre la majorité

de Swannie et venir la voir quelques mois chaque année. Mais vu l'état des finances... » Ça lui en avait fichu un coup. Un de trop ! Le coup de grâce ! On était passés autrefois, entre les mailles du filet. On avait eu la chance. Ils étaient plus souples de temps à autre pour rabattre le caquet aux griefs internationaux... À Swannie aussi cela en fichait un coup. Ainsi même ses compatriotes les rejetaient. Il n'y avait donc personne en ce monde à qui se fier ? Si sa détermination avait dû être entamée comment ne pas comprendre qu'une telle révélation la rendait à partir de cet instant définitive ? Le père avait attendu le dessert pour la livrer...

— Tu te souviens Swannie. C'était à Niagara. — Oui, on voit la passerelle. Et cet imperméable comme c'est ridicule ! Le jaune te sied bien Twiggie... Et celle-ci ? Ça c'était à Montréal. Comme tu étais jolie maman avec ce col de fourrure. Ton père me l'avait offert pour mes vingt-cinq ans. Et ce magnifique bébé à quatre pattes sur la pelouse ? Pas de doute c'est bien Swannie avec ces grands yeux étonnés. Ah, elle n'était pas aussi svelte alors ! Quel beau bébé c'était ! Et là, dans les bras de son père... Ce devait être pour ton premier anniversaire. D'ailleurs on voit le gâteau derrière. Oh, regarde, ce sont les photos du tour ! Oui, j'ai indiqué les lieux au verso. Voici, Nourlangie Rock vu de la rivière en contrebas. On aperçoit une famille de grues et des oies sauvages. Regardez-moi ce coucher de soleil sur le lagon ! La prise de vue est très

réussie ! Et ces couleurs... J'ai toujours dit que j'étais un véritable sculpteur de lumière ; on devrait m'exposer dans les grands musées. Oh *Dad*, les abos de Katherine ! C'est vrai ; il y a celui qui voulait te peinturlurer le visage. Mademoiselle au tournoi de Mackay. J'avais été éliminée dès le premier tour. Miss Swannie dans sa tenue de pensionnaire. Oui la photo est prise à l'aéroport. Là c'est mademoiselle en tenue de plongée. Et cet arbre rempli d'aigles des mers ? Et celle-là : ce que tu montres du doigt, Swannie c'est une horde de dingos ; on les devine à peine sur ce cliché. Tiens celle-ci est de Nouvelle Zélande, je reconnais le geysier. Mademoiselle sur un chameau en prisonnière du désert. Et toi en sheick, c'est Twiggie qui a pris la photo. Je me souviens. Impossible de cadrer. Ce chameau ne cessait de bouger. J'avais le mal de... désert. (rires). Tiens le ranch. Qui donc a pris cette photo ; nous y sommes tous trois ? Mais enfin Swannie, tu ne te souviens pas ? C'est ton amie Annie qui voulait essayer son nouvel appareil. Elle a écrit son nom derrière. Cela l'amusaient que nous portions la même chemise à rayures. Ici c'est dans les montagnes bleues. Tu fais la tête parce que tu as égaré ta casquette, toi qui es si soigneuse. Je m'en souviens, je l'avais laissée sur une roche pour la pose et tu m'avais fait changer de place. Celle-là je croyais que nous l'avions déchirée. Je ne supporte pas ce type. Moi non plus mais c'est la seule où Swannie porte cette salopette qui lui allait si bien quand elle était petite. Ça c'est ton dixième anniversaire. Tu as tes neuf copines autour de toi.

Oh, Annie comme elle était boulotte ! Ça c'est Paris, sur les bateaux-mouches. Ça c'est au ski ! Ça c'est dans les Cévennes. Et patati. Et patata. Ah, ils en avaient des souvenirs ! Ils eussent pu y passer des heures. Ils y passèrent plus d'une heure ! Ils se voyaient vieillir, grandir, maigrir, s'aigrir. Les dernières photos montraient le pavillon sous toutes ses faces. De l'extérieur – et l'on notait combien *Dad* choisissait des angles de vue originaux, de façon à suggérer un bijou dans un écrin – et de l'intérieur, quand les femmes étaient dans le jardin, prises sur le vif dans des attitudes inattendues, amusantes. On partirait l'esprit plein d'images. *Dad* est soudain devenu grave : il nous reste une heure. Chacun vaque à ses occupations ordinaires. Et à quatre heures précises, je vous attends toutes deux dans la chambre. Je pense qu'il est préférable qu'il n'y ait pas d'effusion. Des embrassades comme aux retrouvailles suffiront. Après tout nous ne nous quitterons pas. J'ai d'ailleurs demandé que nous soyons incinérés et que nos cendres soient confondues quand il les disperseront. À partir de maintenant de deux choses l'une : ou l'un de nous décide de renoncer, ou nous nous exécutons, c'est le cas de le dire et sans nous mettre à larmoyer. Nous sommes les héros d'une tragédie moderne n'est-ce pas ? Ils nous faut quitter ce sale monde la tête haute ou pas du tout. On est d'accord ? Chacune a acquiescé. Bon, nous avons une heure de quartier libre. Réfléchissez bien. Dans une heure et une minute il sera trop tard pour avoir des regrets... Twiggie a regardé Swannie qui a

dit : je crois avoir été claire. Je ne vous quitterai jamais. Twiggie a alors dit qu'elle allait faire la vaisselle et finir de ranger et Swannie est allée retrouver ses inséparables. Elle a laissé un mot sur la cage à toutes fins utiles. Son testament. Ses quatre volontés posthumes : qu'on les aime, qu'on les soigne, qu'on leur parle aimablement et surtout qu'on ne les sépare jamais. Elle a changé l'eau et a rempli les mangeoires de sorte que les perruches ne manquent de rien pendant plusieurs jours. Le temps que les lettres soient parvenues à destination. Elle les a laissées voler dans la chambre puis les a encouragées à retourner dans leur maison. Elle a ramassé une plume d'Eddie sur la moquette et l'a posée près du journal. Elle a délicatement mis une serviette propre sur la cage afin qu'ils ne se doutent pas de ce qui allait se jouer, tout à l'heure, à quelques mètres de la chambre. Et puis les entendre chanter, au moment suprême, compliquerait les choses. Elle a ensuite pris son journal sur l'étagère qui supportait les livres de poche et les cassettes audio et a évoqué, en anglais, les motifs de son petit projet. Qu'elle ne parvenait pas, au demeurant, à réaliser. C'était une autre Swannie qui allait mourir d'où en naîtrait une neuve qui n'aurait plus d'asthme ni de soucis. Elle a remis le journal sur l'étagère. A ensuite fermé la fenêtre, a regardé une dernière fois le pin qui cachait la maison des voisins. Elle a pianoté sur le clavier de son ordinateur dont elle ne se servait plus depuis des semaines. A rayé la date du jour sur le calendrier derrière la porte. A rangé ses manuels scolaires et ses

classeurs dans le bureau. A mis les stylos dans un tiroir. A caressé la photographie des dauphins ramenée de quelque parc d'attraction et a attendu. Elle a regardé le mur, désespérément propre, d'une blancheur immaculée et s'est dit que sa vie était un mur propre avec des photos en couleurs au milieu pour rappeler les souvenirs. Mais le mur, lui, était bel et bien là. Elle a relu quelques lignes d'*Antigone* pour se donner du courage mais avait du mal à fixer son attention. Je répète qu'elle n'avait pas peur. Elle se sentait l'âme d'un robot. Déterminé mais programmé. Un sorcier l'avait envoûtée. Elle était sous le charme. Son sang-froid eût paru effrayant à quelque intrus. Cependant la mort n'était qu'un sommeil sans rêves. Un dé clic et p fuit ! Plus de Swannie. Le monde alors disparaîtrait. Elle disparaîtrait du monde et nul au monde ne la regretterait elle qui ne regrettait rien en ce monde...

J'ai quinze ans et je vais mourir. Ou plutôt je dois mourir. Je le veux. Telles furent les dernières pensées de Swannie. Après elle s'est concentrée très fort sur les inséparables. Sa mère a tenu à lui donner la main. Le père a permis. Elles s'étaient montrées stoïques dans les dernières embrassades. D'une sobriété exemplaire. Avant la fin de Swannie, il n'y avait déjà plus de Swannie, il n'y avait qu'un visage grimaçant, des muscles tendus, des nerfs crispés et des épaules voûtées, plus encore que quand elle avait honte si un homme la sifflait. Il y avait la couverture blanche du lit parental. Le poster du mariage. Celui

LES INSÉPARABLES

de la naissance. Des 10 ans. Twiggie a dit quelques mots. Mère aimante. Tu en as de la chance, tu vas partir la première. *Dad* en a profité pour mettre à exécution son petit projet. Swannie n'a rien senti quand elle s'est envolée. Brave petite Eddie.

3 épilogue

La suite, vous la connaissez. Les journaux en ont assez parlé. De cette histoire ou d'une autre. Elles deviennent interchangeables. Il y en a pour tous les goûts. Il n'est pire horreur dont le désir humain ne trouve à se sustenter, qui ne satisfasse notre rapacité tératologique (ma Swannie ignore ce mot). Dick l'avait sans doute prévu. Je ne l'ai rencontré qu'une fois ; il ne m'a guère laissé de souvenir impérissable. Twiggie, il paraît que je lui aurais parlé, à deux ou trois reprises. Par la force des choses. Nécessité professionnelle. Je ne m'en souviens plus. Je n'ai guère subodoré les êtres d'exception. Qui eût pu prévoir ? Je n'ai eu affaire qu'à Swannie. Elle m'était sympathique. Elle cachait bien son jeu, elle cachait bien son drame. Tout ceux qui l'ont approchée n'ont rien soupçonné de sa force de caractère. Seuls les jeunes gens, quand ils sont doués, s'avèrent à même de

nous surprendre. J'ai beaucoup menti dans ce récit. Énormément inventé. Tenté de cerner le sens de ce message qui n'eut point d'écho. Qui s'en souvient, aujourd'hui ? Les nouvelles chassent les nouvelles. De plus terribles encore. D'aucuns ont fait pire depuis. Nous sommes tous un peu des Dick. Des mégalos. Des paranos. Des oztralos. Qui n'a jamais tempêté contre la terre entière ? Qui ne s'est cru un jour le nombril de la planète ? L'ombilic de l'univers. Lui rêvait de grands espaces. Bardé de diplômes, il se fut pris pour le Créateur. Chacun de nous anéantirait bien le monde en même temps qu'il disparaîtrait. Plutôt le monde que soi, de préférence. Je n'ai guère à le juger. Les événements parlent d'eux-mêmes. Les vrais coupables n'existent pas ; n'existeront jamais. La culpabilité est collective, diffuse, universelle et ne date pas d'hier. Et l'on n'a même plus de dieu à qui se plaindre ! Ce n'est même pas la faute de l'homme, ni même celle de l'humain. C'est la faute à... la faute. En tout cas ce n'est pas la mienne. Il est trop facile de se divertir au jeu de massacre. Les têtes changent de visage mais la sottise perdurera. Elle est à la vie en société ce que la bête est à l'homme. Il y a deux caps difficiles à passer dans la vie d'un individu : l'adolescence et l'approche du déclin. Dick sentait la décadence se rapprocher, Swannie tentait de sortir de l'enfance. Elle n'allait pas tarder à ouvrir les yeux sur la nudité paternelle. L'eût-il accepté ? Il s'en est fallu de quelques mois, peut-être de quelques semaines pour qu'elle réalise que rien ne la forçait à tenir un tel rôle

dans ce sinistre scénario. Je sais qu'elle a lu *Antigone*, bien avant que le petit projet ait germé dans l'esprit de son grand gaillard de concepteur. Quoiqu'avec Dick on n'ait jamais su. Peut-être s'était-il, depuis sa propre adolescence, fixé des objectifs qu'il estimait ne point avoir atteints. Il y avait du père dévorant chez cet homme, indéniablement. Comment lui en vouloir, si sa mission paternelle confinait au sacerdoce ? Il aurait protégé sa fille jusque dans la mort. Elle était sa seule complice. L'identification à Antigone soulève un autre problème – je décline toute responsabilité, c'est Swannie elle-même qui parlait au fil des pages, qui m'a, à proprement parler, envoûté. Qu'importent le destin de nos héros ? Nous ne sommes plus un siècle à héros. Aussi en fabriquons-nous à longueur de commémoration. Le seul héroïsme d'ailleurs consiste à survivre. La tragédie d'Oedipe aujourd'hui, a fortiori d'Antigone, occuperait peut-être la rubrique faits divers, sûrement pas plus d'un quart de page, un demi quart de grosse semaine. Balayée par des informations dont nous n'avons cure. Swannie s'est trompée de siècle. Nous vivons une époque où les Swannie sont légion.

Une tombe solitaire en marbre gris, dans « le cimetière qui jouxte l'église ». Je n'y suis pas allé mais je le sais. Ainsi, ils seront séparés malgré tout. Du moins en apparence. Qui trouverait à y redire ? Les deux autres en ont une sobre, en matériau moins noble, carrément urbain. Sans doute a-t-on estimé

que l'expédition vers la barrière de coraux poserait trop de problèmes. On ne badine pas avec la douane dans ces régions là. Pensez ! Combien déjà leur ont fait le coup ! Des cendres, des cendres et qu'est-ce qui me prouve qu'il ne s'agit pas de drogue ? Des problèmes, il n'y en eut que trop, dans cette famille. Au demeurant, leur idéalisation du pays d'Oz finissait par devenir suspecte. Irritante. Injuste. Avec son revers d'imprécations antifrançaises. Et puis quoi, si l'Oz fermait ses frontières aux vivants ce n'était tout de même pas pour faciliter l'immigration des morts ! Cela n'enrichirait en rien le pays n'est-ce pas ? Cela créerait un précédent des plus fâcheux risquant de donner des idées à des margoulin sans scrupules. Prêts à tout pour s'installer en cet éden de l'Est australien. Quant à la fortune donnée aux aborigènes, qui l'a prise au sérieux ? Pour qu'ils aillent la boire, à grand renforts de canettes de bière ? Se saoulent à mort ? Comme si nos inséparables n'avaient fait suffisamment de dégâts.

L'histoire n'est pas tout à fait achevée. J'eusse préféré qu'elle s'achevât autrement. Jusqu'à la fin j'ai rêvé d'une autre fin, d'un événement qui changeât le cours de ce destin, malgré tout choisi, et telle fut sa gloire.

Quand Swannie reprit connaissance, lentement mais sûrement, il faisait nuit mais elle ne pouvait le savoir. On l'avait déposée avec précaution à droite du lit parental. C'était la première fois qu'elle

dormait dans ce lit. Au début, elle ne put bouger. Cela dura plusieurs minutes où elle fixa vaguement le lustre en cristal. Elle ne pensait à rien – oh, surtout pas de pensée – pressentant que le moindre geste pouvait entraîner la découverte de l'insoutenable. Ce qui la fit réagir c'est qu'elle crut entendre un gémissement à sa gauche. Elle fit un terrible effort pour tourner la tête et parvint même à soulever sa lourde carcasse, si lourde à présent. Ce qu'elle vit ne peut se décrire. Le fait même d'avoir à décrire ne saurait se concevoir. Ce n'était pas possible ! L'avait-il épargnée ? Tout ce sang cependant, à peine coagulé qui maculait la couche ! Autour de sa tête précisément. Une seule hypothèse s'imposait, difficile à émettre, difficile à admettre mais indubitable : même son projet, Dick l'avait raté. C'était trop bête. Elle se laissa glisser du lit. Elle dut ramper parce que tout le côté gauche était paralysé. Elle ne ressentait aucune douleur pourtant. Elle eût voulu crier mais c'était impossible. Le sang séché avait teint son pull ras du cou. Elle fit le tour du lit et parvint, à force d'obstination à se lever en s'agrippant à la couverture. Twiggie était défigurée. Elle était recroquevillée sur elle-même. Elle ne respirait plus. Il ne l'avait pas ratée. Swannie était donc la seule survivante à moins que *Dad*... Oh elle eut un instant la pensée folle de téléphoner au Samu mais Twiggie semblait tellement morte à côté de son homme... Il n'était plus question de reculer. Il fallait achever la besogne du père. Comme elles furent longues ces minutes où, sanglotant de rage autant que de

chagrin, Swannie descendit mi-rampant et se tenant à la rampe. Elle parvint à ouvrir le placard. Fouilla sur l'étagère du haut, fourra quatre balles dans la poche de son jeans et remonta. Avec d'infinies précautions elle dégageda la carabine des mains du père. Elle rechargea et tira dans le mur afin de vérifier le bon fonctionnement de l'ustensile. Une idée affreuse lui traversa l'esprit : on va croire que je les ai tués. Alors sentant peu à peu ses forces qui l'abandonnaient elle se traîna jusqu'au secrétaire heureusement ouvert, y prit une feuille de papier et écrivit, du mieux qu'elle put : « À tout jamais j'aimerai ma famille. » Elle ne put en ajouter davantage, se sentant défaillir. Elle s'approcha du père au visage méconnaissable tellement sa bouche était déformée, posa un coussin contre la joue gauche à moitié déchirée et tira, par acquit de conscience. Ensuite, retournant sur elle-même l'arme familiale, elle se tira tant bien que mal une balle dans la tempe.

Et dire qu'elle s'est encore ratée ! Seul le sang, écoulé comme le temps, aura eu raison d'elle.

Les inséparables sont face à moi. Ils me regardent mettre un point final à cette chronique. Le plus petit chante. Il a bien grandi ces derniers temps. Il faudra que je lui trouve une femelle. Quant à ses parents, qui songerait à les séparer ?

chagrin. Je n'arrive pas à descendre ni remonter et se tenant
 à la camp. Elle parvient à ouvrir le placard. Elle
 sur l'étape du haut. Elle ouvre toutes les portes dans la
 poche de son jeans et remonte. Avec d'infinies pré-
 cautions elle vérifie la cartouche des mains du port.
 Elle recherche et tira dans le tout afin de vérifier le
 bon fonctionnement de l'arme. Elle voit alors
 lui trouver l'esprit : on va croire que je suis à l'abri.
 Alors venant peu à peu ses forces qui l'abandon-
 naient elle se traîne jusqu'au secrétaire derrière
 ment ouvert. Elle voit une feuille de papier et écrit
 du mieux qu'elle peut : « A tout jamais l'avenir de
 famille ». Elle ne peut en savoir davantage, se sent
 tant de la vie. Elle s'approche du port au visage
 méconnaissable tellement sa bouche était déformée.
 pose un coussin contre la joue gauche à moitié
 déchirée et lui par lequel le capitaine. Il n'y a
 retournant sur elle même l'arme familiale elle se tira
 tant bien que mal une balle dans la tête.
 Et dire qu'elle s'est encore tirée ! Seul le sang
 égoutte comme le temps sans en raison d'elle.
 à la fin de son voyage à destination d'un monde à son
 état de conscience. Elle se sent à l'aise.
 Les responsables sont face à face. Ils se regardent
 mettre le point final à cette chronique. Les plus belles
 chose. Il a été grand en de nombreux lieux. Il faut
 que le lui trouve une famille. Quant à son avenir, son
 regard à son regard.